

*Charles-Louis PHILIPPE
(1874 -1909)
Une notoriété hors du commun*



En cette fin d'année 1909, à Paris, le monde des lettres est en deuil. Charles-Louis Philippe est mort : mort soudainement, le 21 décembre. Une typhoïde, puis une méningite l'a foudroyé.

Rien n'annonçait un tel dénouement. « Philippe est mort qui était seul et pauvre et petit » écrit Paul Claudel dans un poème sur sa mort.

Dix jours plus tôt, il s'est alité dans la chambre du petit logement qu'il occupait Quai Bourbon, sur cette Île Saint Louis qu'il aimait tant. Une grippe, écrit-il à sa mère pour la rassurer. Mais le 14, il est hospitalisé à la clinique Velpeau dans un état critique. Le 21 il rend l'âme, le soir même où Gide l'attendait au restaurant avec quelques amis ...

L'enterrement a lieu le 24 décembre à Cérilly, la petite ville de province dont son cœur n'avait jamais voulu s'éloigner et où il repose depuis. Il y est né le 4 août 1874 dans l'humble maison devenue sur les instances



d'Emile Guillaumin le musée qui lui est consacré. Gide qui assiste à la cérémonie funèbre évoque son arrivée à la maison de Jeanne Philippe : « Nous voici sur la place du village. Nous circulons dans un

livre de Philippe. On nous indique le chemin de sa maison. Elle est là sur la route qui monte, passé l'église, presque en face de celle du Père Perdrix. Au rez-de-chaussée les volets de l'unique fenêtre sont clos comme les paupières de quelqu'un qui se recueille. [...] Cette maison est tout entière à son échelle ; c'est parce qu'elle était très petite qu'il en est sorti tout petit. » (« La Mort de Charles-Louis Philippe », dans son Journal.)

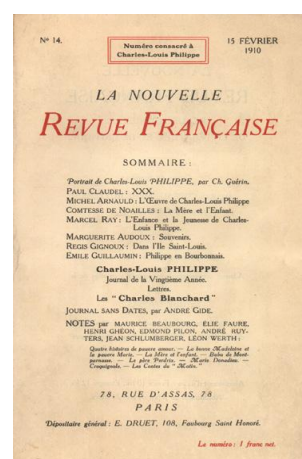
La nouvelle de sa mort se propagea aussitôt et plongea ses amis dans la stupeur et la tristesse. Claudel, Giraudoux, Larbaud, Copeau, Mirbeau, Léautaud, Gide et cent autres hommes de lettres, et artistes, firent entendre leur peine. Avec lui ils perdaient un écrivain talentueux, original, et surtout un ami, un homme profondément humain et affectueux.

Beaucoup dans les mois qui suivirent lui rendirent un vibrant hommage, les revues littéraires lui réservèrent de nombreuses pages et le numéro spécial de la N. R. F. consacré à Philippe le mois suivant fut un grand événement littéraire.

Comment expliquer une telle notoriété ?

Il est le fils d'un petit artisan :

« Mon père aux grosses mains fait des sabots comme son père ... Je suis le voisin du charron, du tonnelier et du maréchal ferrant. Ceux qui travaillent pour gagner le pain qu'ils mangent m'entourent et vivent selon la loi qui veut que l'on gagne son pain à la sueur de son front. Moi je suis un homme du peuple et je veux travailler comme les autres. » (La Mère et l'Enfant, ch. VII.)



Rien ne prédestinait ce fils de sabotier de Cérilly à acquérir à 35 ans une telle célébrité. Songez que 14 ans plus tôt, il traînait encore ses guêtres dans la petite ville en quête d'un travail. Sa mère quémandait en vain auprès d'un notable local un emploi, si possible, en rapport avec l'instruction qu'il avait acquise. En vain. Et le curé évoquait auprès de ses paroissiens le sort de ce jeune homme de 20 ans qui avait eu tort de s'instruire et d'avoir trop d'ambition. Peut-on échapper à son milieu ? D'autres, dans le bourg, jaloux et

médisans, le traitaient de feignant. Et même ses parents lui faisaient sentir leur réprobation. Ils s'étaient sacrifiés pour en faire un notable, un ingénieur, un fonctionnaire bien rémunéré et à l'avenir tranquille et voilà qu'il vivait à leurs crochets, gribouillant dans sa chambre ou cheminant dans la forêt voisine. Quelle humiliation pour ce jeune homme désœuvré et orgueilleux. Comme Paul Nizan, Philippe aurait pu écrire alors **« J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. »**

Il est instruit, le fils des Barbasse, et des diplômes, il en a, de solides. Il est bachelier à une époque où il y en a si peu. Ce n'est pas tout, Philippe a passé 3 ans en classes préparatoires, il a préparé Polytechnique et Centrale, rien que cela ! A-t-il eu tort d'aimer l'école, d'y briller et de compenser par son travail scolaire, son application, son courage, la malchance d'être malingre, chétif, souffreteux, petit, timide. Il est né ainsi, maladif, guetté par la tuberculose. Et comble d'infortune, vers 7 ans, une ostéite mal soignée le marque au physique et au moral. Il est défiguré par une large cicatrice au visage.

Dans l'un de ses premiers ouvrages, *La Mère et l'Enfant*, il évoque le martyr qui fut le sien une année durant et l'amour d'une mère qui le soigne et qui à force d'amour le préserve du pire. Mais, auparavant, il a fait son entrée à l'école publique, et bien qu'il n'ait pas l'âge légal, l'instituteur, devant sa détermination et sa volonté d'apprendre, l'admet dans sa classe.

Intelligent, curieux, travailleur, il domine ses camarades, suscite en dépit de sa disgrâce physique l'admiration de ses condisciples, se forge déjà de solides amitiés et à 11 ans Monsieur Chevrier, son maître, après que son brillant sujet a obtenu son certificat, parvient à convaincre Jeanne sa mère d'en faire un boursier de la République naissante. Jeanne, consciente de la fragilité de son enfant, ne veut pas en faire un ouvrier et accepte le défi. Les lois Jules Ferry, au nom de l'égalité, s'efforcent de favoriser l'ascension sociale des enfants pauvres mais prometteurs. C'est ainsi qu'il se retrouve interne, en octobre 1886, au lycée de Montluçon que l'on vient d'inaugurer.



C'est un choc pour l'enfant qui quitte Cérilly « la petite ville », entourée par la campagne, comme une maison par un jardin, pour s'enfermer dans le lycée dont les habitants de la grande ville sont plus qu'orgueilleux. Il se remémorera plus tard « l'ennui, la

solitude, la souffrance d'être éloigné de ma mère, les dortoirs ordonnés et cirés, les pierres froides, la première dictée et le choc d'être classé 13ème ».

On l'affecte en 6ème dans la section des sciences modernes, à dominante mathématiques. Peut-être aurait-il préféré la voie classique et les lettres mais celle-ci était plutôt réservée aux fils de notables. Il avale au début les rebuffades que lui valent sa petite taille, sa balafre et ses allures de paysan, et il s'intègre difficilement. « J'étais comme une poire pas encore mûre et que l'on cueille trop vite et qui mûrira mal dans le cellier. Souffrances. » Mais il fait face. De ses handicaps et de sa complexion malade il fait une arme contre tous les obstacles.



Après sa rhétorique, en 1891, et sa réussite au baccalauréat, on l'envoie au lycée de Moulins pour préparer les grandes écoles scientifiques, celles qui formeront les cadres supérieurs de la république, à savoir Polytechnique et Centrale. Il s'y présente trois fois, mais échoue

trois fois. C'est là qu'il fait sa première rencontre du réseau littéraire et poétique, à travers un camarade plus jeune, Marcel Ray, un « littéraire » qui se tient au courant des mouvements poétiques et

des publications accessibles à Paris.

Ses bons résultats en français ne suffisent pas à rattraper les mauvaises notes obtenues dans les matières scientifiques. Néanmoins, lorsqu'il quitte Moulins, il a de sérieuses connaissances et peut prétendre à une situation honorable. Mais, apparemment, son origine modeste, et son aspect disgracieux le disqualifient. Et puis, il faut le répéter, dans cette fin de siècle, il y a peu de perspectives d'avenir pour celui qui veut s'élever au delà du milieu où il est né.

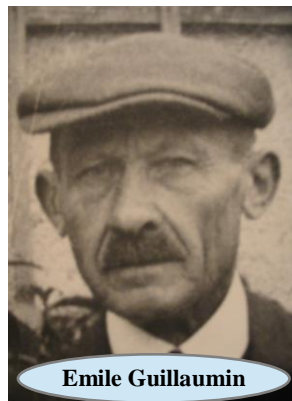
*Et pourtant quelques années plus tard, on l'admire, on l'encense, on l'écoute. Il a conquis une renommée qui étonne, et cela sans user de flagornerie, à la seule force du poignet et de la plume, et sans doute grâce à un charme qui ne doit rien à son physique ingrat. Simple, sans ambages, Philippe n'est pas de ceux qui oublient leur origine et il rappelle volontiers qu'il est fils de sabotier, que sa grand'mère mendiait et que son père, dans son enfance, mendiait aussi lors des enterrements de certains bourgeois. A Barrès, figure de proue du nationalisme français, qui l'honore des son amitié, il écrit : « **Il faut (...) que je vous rappelle qu'il est en moi des vérités plus impérieuses que celles que vous appelez « les vérités françaises ». Vous séparez les nationalités, c'est ainsi que vous différenciez le monde, moi je sépare les classes.** » (Lettre du 11 novembre 1903)*

*N'est il pas, comme il l'écrit, « **le premier d'une race de pauvres qui, en France, soit allé dans les Lettres.** » (Ibid.)*

Il est d'une race qui va naître et comme l'écrira Giraudoux « le seul (ou du moins le premier) des écrivains français qui né du peuple n'ait pas trahi le peuple écrivant. » D'autres « écrivains du Centre » illustreront aussi ce monde des déshérités : les métayers d'Emile Guillaumin, les « manigants » (ouvriers d'usine lorrains) d'Henri Bachelin, la bergère de Marguerite Audoux.



Marguerite Audoux



Emile Guillaumin



Henri Bachelin

Ces trois là voueront un culte à Charles-Louis, tous les trois, nés pauvres, ne renieront pas leur origine et feront entrer dans la littérature les humbles, les exploités, les misérables, non pas à la manière romanesque de Zola ou d'Hugo, des Goncourt ou de Flaubert, mais en fouillant dans leur propre histoire, dans leur vécu. Et en cela, Philippe a ouvert une voie nouvelle : son œuvre reflète sa propre existence avec ses souffrances et ses joies, ses colères et ses émerveillements. La littérature française est une littérature d'intellectuels où l'esprit joue plus de rôle que le cœur. Philippe décrit les petites gens, les déshérités, les mal chaussés avec compassion, avec sympathie, avec humanité. Il y a en ce début de siècle, pendant ce qu'on appelle la Belle Epoque, un bouillonnement intellectuel et, fait nouveau, un intérêt tout particulier aux ouvrages qui rendent compte de la vie des pauvres gens qui végètent à la ville ou à la campagne. Serait-ce pour se donner bonne conscience, que beaucoup d'auteurs bourgeois y prêtent attention et encouragent les nouveaux venus ? Le premier roman de Charles-Louis Philippe paraît en 1900, Guillaumin est pressenti pour le Goncourt en 1904, Bachelin publie à compte d'auteur en 1907, et Marguerite Audoux obtient le Fémina pour son premier roman en 1910. Leurs héros, qu'il s'agisse de Bubu, de Toïnon, de Marie-Claire ou de la bancale Marie sont des gens du peuple qu'ils ont plus ou moins côtoyés.

Vingt ans plus tard sera créé le prix populiste qui récompense une œuvre romanesque qui « préfère les gens du peuple comme personnages et les milieux populaires comme décors à condition qu'il s'en dégage une authentique humanité ». Cette définition correspond assez bien à l'esprit qui animait notre auteur.

Comment ce provincial issu d'un milieu si modeste a-t-il pu s'introduire puis s'imposer dans le cercle littéraire parisien, un milieu fermé et réservé presque exclusivement à des gens aisés et de bonne famille : un Valéry Larbaud, héritier de la source Vichy Saint-Yorre, un Gide grand bourgeois, un Elie Faure, historien de l'art issu d'une grande lignée de chercheurs ? Comment a-t-il pu séduire un Maurice Barrès dont les idées politiques étaient tellement opposées aux siennes, ou la comtesse de Noailles, une aristocrate si

distinguée ? Certes il est intelligent, instruit, mais cela n'explique pas son rayonnement. Il est aussi d'une grande sensibilité qui transparaît dès ses premiers écrits, des poèmes qu'il confie au petit carnet gris que sa sœur jumelle lui a offert. Et il est vrai que très tôt il se sent une âme de poète. Il a toujours préféré les vers plutôt que les équations. A Montluçon, comme à Moulins, il est attiré par la poésie, et en cette fin de siècle nombreux sont les poètes et nombreuses les revues littéraires qui leur laissent une place de choix : il admire pêle-mêle Baudelaire, Hérédia, Banville, Jammes, Verhaeren, Verlaine, tout lui est bon : les Parnassiens, les Symbolistes, et surtout Mallarmé dont l'hermétisme le fascine.



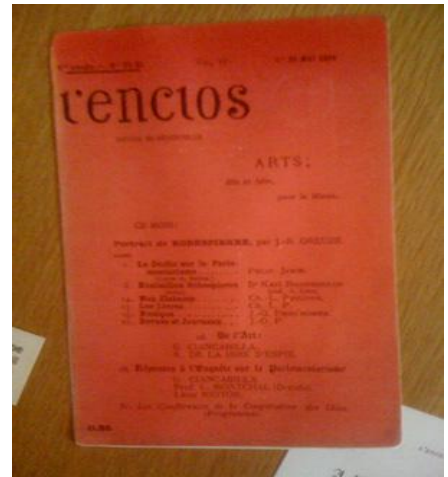
Mallarmé

Ce n'est pas par hasard, qu'à 20 ans, une fois ses études terminées, désœuvré, désespéré, conscient que ses ambitions du côté de Cérilly sont nulles, il tente sa chance auprès de Mallarmé. Il lui adresse l'un de ses poèmes et lui demande tout bonnement d'intervenir auprès de ses relations pour lui trouver à Paris un travail **« juste de quoi ne pas mourir de faim »**. (Lettre du 4 septembre 1894.) Mais c'est d'ailleurs que viendra le salut. René Ghil, un poète belge installé à Paris, qu'il a également contacté, lui apporte son aide. Il obtient la publication d'un de ses poèmes dans une revue de Bruxelles, *Stella*. Louis signera dès lors Charles-Louis Philippe, **« qui est, écrit Ghil, d'une belle allure très euphonique et de noblesse de son. »** (Lettre du 24 octobre 1894.) Ghil l'invite même à Paris et pendant un court séjour début 1895 lui fait rencontrer d'autres jeunes écrivains, notamment un certain Louis Lumet, qui vient de fonder une revue, *l'Enclos*. C'est ainsi que le poète Philippe s'introduit furtivement dans le milieu littéraire. Mais comme l'écrit Gide, **« il n'y a pas d'exemple de grand prosateur qui n'ait pas commencé par préférer aux prosateurs les poètes. »**

Charles-Louis ne déroge pas à la règle et deviendra romancier. Après deux ans de purgatoire, à la charge de ses parents, deux ans pendant lesquels il lit, versifie, correspond avec ses amis belges, chemine dans la forêt voisine, observe les gens de Cérilly, il obtient enfin un emploi à Paris. Certes, le modeste poste d'agent auxiliaire

de 4ème catégorie qu'il déniche après concours, n'est pas à la mesure des études qu'il a faites. Mais qu'importe, il peut désormais s'installer dans la capitale et vivoter. Son ambition est ailleurs, dans l'écriture, et les rencontres.

Jusqu'ici, les études, la poésie, la culture et la sensibilité ne suffisent pas à justifier la place qu'il va bientôt occuper dans le cercle des lettrés parisiens. Grâce à quelques amis, il a pu placer des textes dans quelques-unes de ces petites revues qui foisonnent alors : L'Art Jeune à Bruxelles, par exemple, et à Paris l'Enclos dont il devient le co-directeur et où il assure la critique littéraire. C'est une revue d'« art social », qui réunit des artistes et des auteurs anarcho-syndicalistes et socialistes. Il s'agit de faire l'éducation artistique du peuple en même temps que son éducation sociale. On crée dans ce contexte en 1897 le Théâtre Civique ouvert au peuple. Participe-t-il à la rédaction d'un manifeste dans lequel



« il veut témoigner de sa haine contre l'argent qui dans la société actuelle fausse jusqu'aux plus intimes manifestations de la vie » ? L'audience de la revue est très limitée et le rêve du grand chambardement aura peu d'écho. Il n'empêche que parfois dans ces revues son nom côtoie celui d'un Verhaeren, d'un Paul Fort ou d'un sculpteur berrichon comme Jean Baffier. Le petit fonctionnaire, bohème, n'est plus tout à fait inconnu. Et l'écriture lui importe plus que la politique, encore que ses ressentiments à l'égard de la bourgeoisie, de ceux qui vivent de leurs rentes et exploitent les petites gens, des notables qui les écrasent ou les méprisent, nourriront en partie son œuvre. Et pour parler aux pauvres, il n'avait pas de leçon à recevoir, car « il était pauvre comme tout le monde l'est, à part les riches » (J. Giraudoux).

Il est fidèle à ses origines comme il est fidèle à ses amis. Et il s'en fait de plus en plus : il est sociable, de bonne compagnie, a de l'humour, un esprit critique mais bienveillant, et sa fonction de commis auxiliaire au service de l'éclairage de l'Hôtel de Ville de Paris lui laisse bien des loisirs et lui permet d'entretenir ses relations. Les échanges épistolaires, notamment avec le Bruxellois Henri Vandeputte

(avec qui il correspond longuement de 1896 à 1907), ou les réunions avec ceux qui partagent sa passion des lettres, et qui se réunissent dans les cafés de l'île Saint Louis, enrichissent le cercle de ses amis. Il s'étonne. **« Je me demande si un autre homme a des amis comme j'ai ai »**, écrira-t-il un jour.

Des amis qu'il séduit semble t-il. **« Cet être disgracié, quelle était sa grâce ! »** dira plus tard Daniel Halévy. Outre la correspondance régulière qu'il entretient avec de nombreux écrivains et poètes, il écrit et publie en 1897, à compte d'auteur, un premier recueil de nouvelles, *Quatre histoires de pauvre amour*. Il n'en est pas fier, comme il l'écrit à Vandeputte : **« la forme m'en déplaît jusqu'à l'écoeurement, elle est maladroite et lourde sans profondeur. Mais, cré Dieu ! Que je vais m'appliquer ! »** Ses lecteurs sont surpris par une tonalité nouvelle, par une abondance de sentiments, de vertu, de douceur, de tendresse, par un style plutôt alambiqué. On aime ou pas mais on ne reste pas indifférent à ce qu'il appelle ses écrits d'innocence.



Puis en 1898 viennent *La Bonne Madeleine et la Pauvre Marie*. Des nouvelles plus longues, attendrissantes, avec de la sentimentalité qui déborde, des passages touchants qui évoquent la mort à 15 ans d'une demi - sœur ou la solitude et la résignation d'une jeune fille bancale dont les garçons se détournent. Madeleine et Marie, elles sont de son village et du coup l'évocation prend de l'épaisseur, de la matière, du vécu. Il en parle avec son propre cœur. Avec émotion, il s'insurge contre l'injustice de leur destinée et son message prend un accent d'humanité universelle.

Sa santé est toujours précaire et il lui faut parfois s'aliter et aller se faire soigner à Cérilly par Jeanne sa mère. Parfois il se désespère : **« La souffrance m'est devenue une manie, à quoi bon faire**



Charles-Louis PHILIPPE en 1899

quoi que ce soit puisque j'ai été mis au monde pour le malheur ». Mais, ajoute-t-il, « Pleurer me décharge de toutes les douleurs et en somme me rend très heureux. »

Plus tard, en 1902, après avoir découvert Dostoïevski et puis Nietzsche, il écrira à Vandeputte :

« Depuis six mois, je n'ai pas cessé d'être dans un état de joie insolente. Je me sens fort, courageux, maître de moi-même ».

Toujours entre douleur et joie, entre tendresse et cruauté, entre chance, malchance, ironie et destin, Philippe tour à tour connaît l'émerveillement face à la vie et la souffrance face à lui même, la souffrance que lui inflige son corps et celle d'une âme trop sensible et en quête d'idéal.

Marguerite Audoux raconte que la veille du jour où il cessa de vivre il se souleva de lui même sur son lit, tendit le visage vers la fenêtre et dit :

- Comme tout cela est beau.

Puis comme émerveillé il ajouta : - Bon Dieu, que cela est beau.

Ce fut, selon celle qu'il aimait comme une sœur, ses derniers mots.

Épisode symbolique s'il en est.

Est-ce à cet écartèlement constant entre l'éblouissement et le spleen, qu'est dû ce style qui retient l'attention de ses contemporains ? Un style qui est à la fois tendre et drôle, travaillé avec l'application d'un bon artisan et qui par son côté novateur retient l'attention des intellectuels de sa génération. Peut-être ne faut-il pas donner trop d'importance à la légende qui en fait un homme geignard, gémissant et souffreteux. Francis Jourdain qui a été l'un de ses compagnons les plus proches, dit qu'il était plus gai et mieux portant qu'on l'a dit. De lui ce témoignage :

« Ah, comme il aimait rire ! Être secoué du vrai bon rire qui vous met du soleil dans les tripes, qui est, au ricanement, ce que le bourgogne est au vinaigre, du rire généreux, authentique, du rire aliment. »

C'était un pince sans rire, facétieux, plaisantin à ses heures, capable de descendre le Boulevard Montparnasse en jouant les estropiés, ou s'affublant d'une casserole en guise de couvre - chef. Un fond porté vers la gaîté, voilà un trait de caractère, qui parmi d'autres, explique cette singulière attirance qu'il exerçait sur ceux qu'il

fréquentait.

En 1898, il ébauche le plan d'un roman qui retracera ses 20 premières années. Il écrit avec application, patience, il rature, déchire, recommence. Il réussit à inventer une langue qui lui est propre sans cesser d'être celle de tout un peuple que l'on croit silencieux parce que personne n'écrit pour lui.

Paru partiellement, à compte d'auteur, en 1900, La Mère et l'Enfant évoque la maladie d'enfance dont il échappa de justesse grâce à la vigilance de sa mère.

« On y verra d'abord mon pays, et ma maison et on m'y verra tout petit, alors que maman me faisait téter, m'apprenait à sourire, à marcher, à parler, en un mot : alors qu'elle m'apprenait à faire les premières actions de la vie. On verra lorsque j'étais malade et que maman, désespérée, employait tous les moyens pour me sauver ». (Lettre à Vandeputte, 31 mai 1898.)

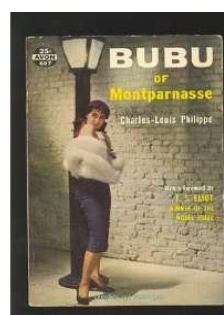
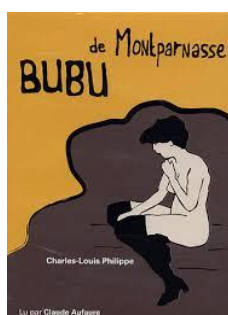
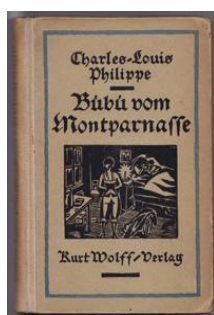


Il évoque aussi l'école publique et son maître, les lycées et ses condisciples, sans oublier cette période d'inactivité que j'ai évoquée plus haut. Ouvrage autobiographique, dans lequel Cérilly sert d'arrière plan.

En 1898 encore, Charles-Louis, 24 ans, rêve de l'âme sœur.

Jusqu'alors sa physionomie l'a desservi et il en souffre.

C'est cette même année qu'il rencontre sur les Boulevards parisiens une jeune prostituée dont il s'éprend. Il lui trouve toutes les grâces : elle est tendre, intelligente, caressante, pure. Des liens de confiance s'établissent. Il apprend peu après qu'elle vient de récolter la syphilis et qu'elle est sous la coupe de Bubu, un proxénète notoire. Apitoyé, Philippe se met en tête de l'arracher au trottoir et de la protéger. Il la recueille au sortir de l'hôpital, jusqu'au jour où le souteneur qui a retrouvé sa trace récupère sa proie en présence d'un Philippe impuissant.



Tel sera le scénario de l'œuvre la plus célèbre de Charles-Louis Philippe, Bubu de Montparnasse. « On y parlera des prostituées, des souteneurs, de la faim, et de la syphilis. » Une histoire vécue, imprégnée de sa propre aventure, un ouvrage longuement mûri, une étude solide tant sur le plan social qu'économique, un roman construit patiemment qui paraîtra 3 ans plus tard aux Editions de la Revue Blanche.

Bubu est un plaidoyer en faveur de tous ceux qui sont victimes de leur condition matérielle, de Berthe qui se vend pour vivre, et même de son souteneur qui l'exploite par laisser-aller, de Pierre, jeune employé de bureau et pauvre, de tout ce peuple qui subit sans protester l'injustice et la loi des plus forts. Lui-même Philippe ne fait-t-il pas partie de ces gens résignés qui acceptent leur sort sans bouger ? Face à Bubu, ne s'est-t-il pas effacé ? Et pourtant, il enrage devant la soumission de Berthe :



Maria Tixier (Berthe)

« Elle n'était pas faite pour cette vie. C'était une bonne enfant, intelligente et tendre qui aurait dû passer une vie tranquilleLorsque la Société pervertit certaines âmes, on sent qu'on est en présence d'un crime. » (Lettre du 26 octobre 1898 à Vandeputte.)

Désormais, il se tiendra avec détermination du côté des pauvres. On pourrait imaginer, avec son titre racoleur, un roman de trottoir, salace et sombre, un livre contaminé par la vérole. Or c'est un livre pudique qui plaide pour les humbles et incrimine les riches.

« Il y a bien de la misère au monde, écrit-t-il, et je suis porté à maudire tous les riches, tous les heureux qui n'ont pas travaillé pour mériter le bonheur ». (Lettre du 7 mars 1899.)

La noblesse est dans le travail, et non pas dans la fortune acquise en héritage ou en opprimant son prochain.

« Il faut être beau dans la vie » voilà l'essentiel, être beau en soi, et qu'importe l'apparence. Il faut estimer les hommes eux-mêmes indépendamment de leurs fonctions. C'est ce qu'il conseille en 1898 au jeune Giraudoux, qui par le plus grand des hasards fut son voisin à Cérilly de 1895 à 1900, lorsque son père y était percepteur. Il livre d'ailleurs à ce dernier son secret qui tient en quelques mots :



Jean Giraudoux

« Il faut être soi, vous dis-je. Et la seule manière d'être soi, c'est de se laisser mûrir tout seul, au soleil, comme un beau fruit d'été. »

(Lettre du 30 novembre 1898). Cela explique peut-être pourquoi il refusera toujours de rejoindre ou de créer l'une de ces écoles littéraires qui pullulent alors ou de s'engager dans un groupe politique quel qu'il soit. C'est en lui même qu'il puisera l'inspiration et le souffle, comme il l'écrit à Vandeputte :

« Toi et moi nous sommes plus simples, nous avons une vie intérieure plus intense et c'est notre caractère qui nous dictera nos livres et c'est notre émotion qui les gonflera. » (Lettre du 18 décembre 1897.)

La Mère et l'Enfant et surtout Bubu de Montparnasse, qui le projette en avant, sont bien des romans où la sincérité de l'auteur éclate, n'en déplaît à quiconque. Bubu sera traduit entre autres en anglais, allemand, russe et japonais et constamment réédité depuis. Alain-Fournier a acquis sa renommée avec le seul livre qu'il a composé, Valery Larbaud n'est connu du lecteur moyen que par son Fermina Marquez, Léon Frapié, son confrère à la mairie de Paris, qui lui ravit le Prix Goncourt en 1904, restera l'auteur de La Maternelle, et Marie-Claire est l'ouvrage qui survivra à Marguerite Audoux. Bubu, à lui seul, justifie l'intérêt, l'admiration, le succès qu'on lui porte alors. Claudel confie dans son journal :

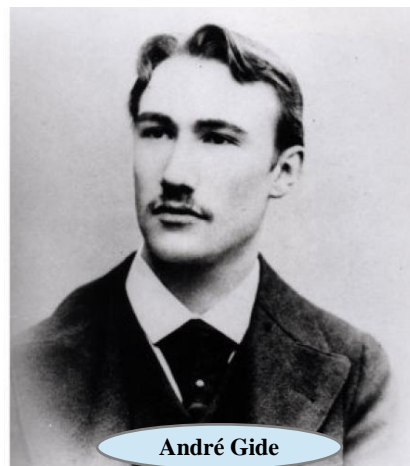
« J'ai tout de suite aimé les livres de Philippe. Même les plus sombres comme « Bubu de Montparnasse » qui traite de l'affreux sujet de la prostitution dans les grandes villes sont remplis d'une confiance courageuse et généreuse dans l'humanité. »

Mais, tout autant que l'œuvre, c'est l'homme qui par sa simplicité, sa délicatesse, son honnêteté, suscite autour de lui tant d'amitié.

Gide, grand bourgeois parisien, lui sera, dès cette époque, fort attaché en dépit de leur différence sociale. Il apprécie chez ce dernier son exigence de sincérité et le caractère innovant de son travail artistique. C'est Gide qui plus tard fit entrer au comité de rédaction de la Nouvelle Revue Française cet écrivain du peuple qui démontrait que l'on peut atteindre la grandeur littéraire tout en restant fidèle à ses origines sociales. Une amitié solide, profonde et durable. Rien à voir avec sa relation avec Henri Bachelin qui sera quelques mois son secrétaire.

Sont-ce ces mêmes qualités qui lui valent auprès d'un grand nombre d'écrivains l'admiration et la sympathie ?

Mais tout autant que son talent, c'est l'homme, par sa simplicité, sa délicatesse, son honnêteté, sa malice, qui suscite autour de lui tant d'amitié. Combien d'écrivains, de



peintres, d'hommes de théâtre, d'artistes en tout genre ont succombé à son charme ! Outre son talent, « ce qui séduisait surtout, affirme Jean Viollis, c'était sa voix, une voix fine, légère, nuancée, un peu meurtrie, mais extrêmement musicale, avec des hésitations, des arrêts. »

Un séducteur ce Charles-Louis Philippe, non seulement auprès des messieurs, mais aussi auprès des femmes ! Et pourtant, si on en juge par le portrait qu'en fait Elie Faure, il n'avait rien pour plaire auprès des dames. « Il eut une enfance affreuse, ses os suppuraient. Il était d'aspect souffrant, avec une mâchoire tordue et trouée qu'il levait vers vous en parlant, parce qu'il avait une paupière tombante et qu'il était tout petit. » Il fréquente et fréquentera toute sa vie les maisons closes. C'est chose courante à cette époque notamment dans les milieux artistiques parisiens. Il cherchera auprès des péripatéticiennes consolation et soulagement. Mais elles n'ont guère laissé de témoignages. Par contre cinq femmes occupent une large place dans sa vie, cinq femmes qui l'ont aimé du moins l'a-t-il cru. Il y a Maria, la petite fleuriste qui se prostitue et qu'il tente de protéger, à laquelle va succéder Marie, l'héroïne d'un autre roman, Marie Donadieu, et puis Emma Mac Kenty, qui se dit veuve d'un

militaire écossais, et puis Emilie Lenoir une femme de ménage et enfin Antoinette, l'épouse d'un peintre, qui illuminera ses derniers jours.

La liaison avec Maria dure quelques mois. C'est lui avec des amis qui la met dans le train en février 1901 pour qu'elle se rende à Marseille, fuyant en catimini Maurice Bélu dit Bubu.

Curieusement Marie Donadieu qui vient juste de succéder à la petite fleuriste, les accompagne à la gare ... Et c'est en février 1901 aussi que va sortir Bubu de Montparnasse. Il vient déjà d'entreprendre la rédaction du Père Perdrix.

En pleine création artistique, voilà l'écrivain qui tombe aux pieds de Marie

Donadieu et bientôt dans ses pièges. Il rayonne. « Je l'aime pour ses yeux et surtout pour son cœur » écrit-il à Vandeputte.

Elle a 19 ans, elle est jolie, enjouée, et il se met aussitôt en tête de l'épouser. Marguerite Audoux, témoin de cette idylle raconte :

« En ce temps-là, il aimait déjà Marie Donadieu. Il l'aimait d'un amour entier et plein de force. Il la menait le soir sur les boulevards, parce qu'elle aimait le bruit et la lumière des cafés. Il la tenait très serrée contre lui.



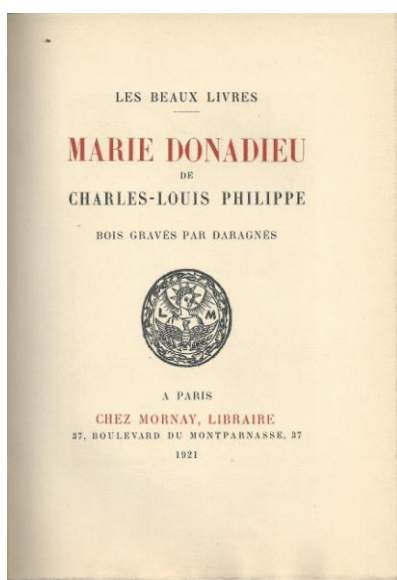
Marie Donadieu

Elle marchait les bras raides et les poings fermés.

Il venait souvent parler d'elle à une couturière qu'il aimait comme une sœur, et qui était du même pays que lui. Il disait :

- Elle est plus blonde que toutes les blondes, et ses yeux sont plus bleus que tous les yeux bleus. »

Mais au bout de quelques mois, c'est la désillusion. Son amant, ancien camarade de lycée de Philippe, lui confie qu'elle est « maladivement menteuse » ! Comme l'héroïne



de son livre, qu'il décrit ainsi à Madame MacKenty :

« ... une femme menteuse du fond du cœur, généreuse, souffrant les martyres du mensonge, écrasée, nerveuse, sentimentale, rejetée du monde, éliminée successivement du cœur des hommes, à cause du mensonge dont elle doit à la fin s'entourer sous peine de ne plus vivre. »

Elle lui inspire néanmoins un roman, qui portera son nom et qui paraîtra 3 ans plus tard. Dans ce récit il s'éloigne de l'histoire qu'il a vécue, mais l'héroïne a bien des ressemblances avec l'adorable menteuse, cette femme *« qui flotte à tous les vents du désir »* et qui a permis à Philippe par delà sa souffrance de mesurer le prix de sa liberté.



Emma Mac Kenty

Après cette trahison, Philippe s'était juré de se méfier de toutes ces créatures perfides et de se consacrer à la muse. Toutefois il succombe de nouveau à Cupidon. Dans la foulée de sa mésaventure, il s'entiche en effet d'Emma, plus âgée, plus riche, mais aussi cultivée : elle sera plus tard militante, pacifiste et féministe.

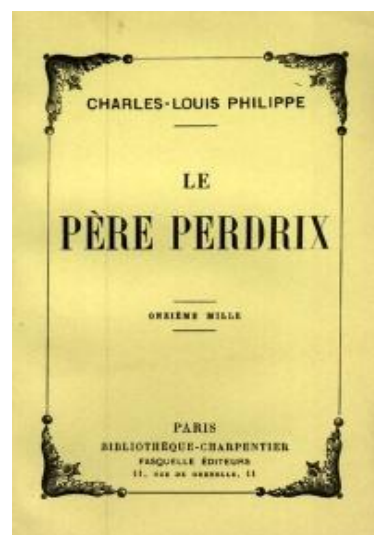
C'est, reconnaît-il *« une femme pleine de qualités et qui me porte la tendresse la plus intelligente et la plus délicate. »* Mais elle est romanesque et peu à peu elle devient envahissante. Philippe tient à son indépendance et après ses expériences malheureuse et ses lectures de Nietzsche, il se veut fort, courageux et maître de lui même. Il ne veut surtout pas s'enchaîner à sa maîtresse.

« J'ai pour elle une grande affection, une grande estime, mais pas d'amour pour le moment. Je crois d'ailleurs que je n'en aurai jamais plus vraiment. » (Lettre à Vandeputte, 30 janvier 1902.)

Pendant quelques années, Emma restera une fidèle correspondante et confidente, et il semble avoir gardé de l'affection pour elle jusqu'à sa mort. Ainsi, en dépit de son physique et de ses origines, Philippe était capable de plaire et se faire aimer sincèrement par une veuve très impliquée dans la vie mondaine et demeurant dans un pavillon du 16ème arrondissement parisien.

On pourrait supposer, après ces épisodes amoureux, qu'il s'assagisse et avec ce goût de la perfection qui l'anime, qu'il se donne entièrement aux lettres, ou aux camarades qu'il rejoint dans les brasseries. Un peu aussi à sa fonction de vérificateur des kiosques et des terrasses parisiens, qui lui assure à cette époque le quotidien.

*Marie Donadiou paraît en 1904. Deux ans plus tôt, il a achevé *Le Père Perdrix*, dont les premières lignes datent de son coup de foudre pour Marie. Là encore, il s'inspire de personnages qu'il a côtoyés à deux pas de chez lui, à Cérilly. Le père Galand, vieux maréchal-ferrant, battait l'enclume en face de sa maison et Philippe le considérait un peu comme son grand-père. Le charron Pierre Bousset ressemble au sabotier Charles Philippe et son fils Jean au romancier lui-même. Le médecin du pays consulté par Perdrix parce qu'il y voit mal lui conseille de cesser complètement le travail, sinon le feu de la forge le rendra tout à fait aveugle. Le lecteur l'accompagne et se rend compte que, sans travail, sans ressources, il tombe bien vite dans la déchéance. Il apitoie d'abord, puis devient l'assisté du bureau de bienfaisance, puis le fainéant, le gueux. « C'est, écrit Philippe à Vandeputte,*



l'histoire d'un vieux pauvre qui dégringole l'échelle des misères, d'un jeune ingénieur anarchiste et de bourgeois alcooliques. » L'art de Philippe, c'est cette façon de nous glisser à l'intérieur de ses personnages, cette empathie qu'il nous communique avec brio. Un fin analyste m'a fait part de son avis :

« Charles-Louis pense, éprouve, vit et revit, imagine, écrit, dialogue avec lui-même sur deux registres concomitants : l'endopathie (ce qu'il ressent de vital, d'agréable et de positif en lui-même et dans autrui) et l'exopathie (avec ce qu'il éprouve comme désagrément négatif et même douloureux en lui chez ses contemporains). » Voilà sans doute ce qui donne un ton nouveau et de l'originalité à son œuvre.

Avec ce roman on pénètre de plain-pied dans la petite ville, on rencontre les habitants qui défilent devant le banc où le père Perdrix méprisé, désespéré, abandonné mais résigné attend sa fin. Le fils du charron, Jean, devenu ingénieur et socialiste (il y a là quelques

similitudes avec l'auteur), l'entraîne à Paris. Mais le vieillard, incapable de supporter la vie sordide en hôtel meublé, se laisse tomber dans la Seine. A travers cette évocation, avec des mots simples, des situations banales, des accents du pays et quelques traits d'humour, l'enfant de Cérilly, sans pousser de grands cris, sans appeler à la révolte, souligne avec efficacité l'injustice faite aux pauvres. <<La faim écrit-il aplatit l'homme, l'humilie et le contraint à la résignation >>.

Le Père Perdrix, roman de la petite ville, paraît d'abord dans une revue et est édité fin 1902, trop tôt pour le Prix Goncourt créé en 1903. Nouveau succès auprès de la critique, qui applaudit :

« Cette compassion, cette sympathie, qui ne sont jamais ce qu'elles doivent être si elles ne sont éclairées d'un rayon de bonne humeur, c'est ce que Philippe a apporté d'original dans notre littérature avec des livres comme le Père Perdrix. »



Avec l'amitié partagée, le succès littéraire, la reconnaissance des critiques, le voilà comblé. Mais sa santé reste souvent fragile et son humeur changeante. Le cafard succède à l'enjouement, il exalte un jour et rumine le lendemain, toujours en quête d'une inaccessible étoile. En 1906, il loue avec ses amis les

plus proches et notamment Marguerite Audoux, Francis Jourdain, Léon Paul Fargue dans le hameau de Carnetin, près de la gare de Lagny-sur-Marne, une maison campagnarde où ils se regroupent le week-end pour se détendre, respirer, discuter, se promener au bord de la Marne. D'autres artistes les rejoignent. Ce n'est pas la Maison de Médan de Zola mais cela y ressemble et le groupe des Carnétins va réunir de joyeux lurons et envisager bien des utopies, ménager des heures de rire et aussi, selon la formule de Philippe du « grand penser ». Marguerite Audoux se souvient d'autres sorties :

« Par les beaux dimanches il s'en allait avec ses amis dans la vallée de Chevreuse. Le rendez-vous était dans une petite gare du

boulevard Saint-Michel. Pendant que Charles s'informait de l'heure des trains, Philippe attendait sa vieille amie devant la grille du Luxembourg. Elle arrivait en courant à travers le jardin. »



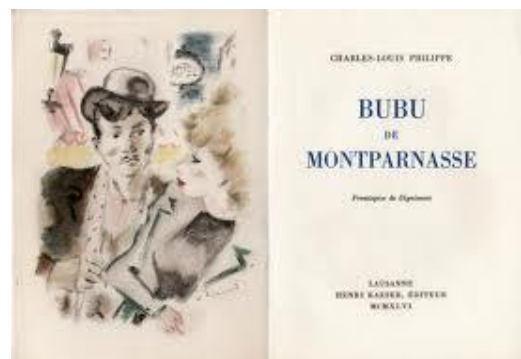
Et c'est dans ces cadres bucoliques que Charles entraîne les dimanches sa dernière conquête, Milie Lenoir, une femme de ménage, « une grande jeune femme à l'air doux et timide » qu'il a surprise près d'un bateau lavoir sur le quai Bourbon, où il habite. Il s'en est épris aussitôt. Le soir même

de la rencontre, il en fait sa compagne. Elle l'aime mais lui ne veut pas s'enchaîner et tient à sa tranquillité :

« Vois-tu, ma petite Milie, je fais des livres et j'ai très souvent besoin d'être seul pour y penser. Il me faut un peu de solitude et de liberté, la solitude est même devenue pour moi un besoin maladif. »

Cette liaison, avec des hauts et des bas, durera jusqu'à une brouille plus de quatre ans après. Milie qui meurt quelques mois avant lui, sera de toutes les sorties à Carnetin, et sera témoin de l'esprit bohème, chaleureux, fraternel, frondeur, facétieux qui y règne et de l'affection dont est entouré son amant. Certes, il y a un monde entre la lingère qui trime sur les quais et Emma la grande dame du beau Paris qu'il ne cesse de fréquenter. Mais il est ainsi Philippe, impulsif, soucieux de sa tranquillité, de sa liberté et indifférent aux mondanités, il se veut authentique, et beau en lui-même.

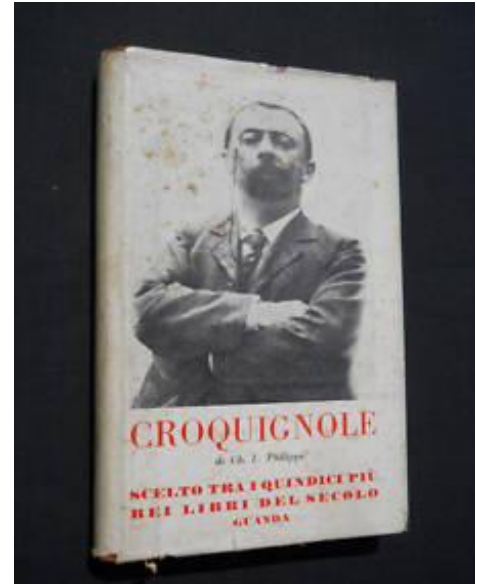
Pendant ces années où il inspecte les étalages et les terrasses du 7ème arrondissement de Paris la semaine, et s'applique à écrire dans son petit chez lui le soir venu, pendant ces années où il se détend dans la banlieue le week-end en été avec ses frères d'arme et où il



retrouve sa famille et son village pendant les congés de septembre, Philippe reste très actif. Il publie de nombreux articles dans journaux et revues, entretient bien des correspondances chaleureuses, joyeuses, truculentes, et multiplie les rencontres avec ses amis, acquiert une large audience. Il est l'auteur reconnu de *Bubu* et du *Père Perdrix*, qu'illustreront plus tard lithographes et aquarellistes : Marquet, Dunoyer de Segonzac, Steinlen ou Deslignières.

En 1906, il publie un nouvel ouvrage, *Croquignole*, qui évoque la vie terne d'un gratte-papier, petit fonctionnaire d'une administration dont la vie est plutôt monotone.

« *Croquignole arrivait au bureau le matin. D'abord il déballait son tiroir : la plume, le crayon, n'oublions pas la gomme, et il étalait trois règles d'un seul coup. Après cela, il n'avait plus qu'à s'asseoir. Il s'asseyait (...)* ». C'est en fait ce qu'a vécu l'écrivain de si grand renom dont nous



venons de faire l'éloge. C'est un fait que l'écriture ne nourrit pas son homme, aussi brillant soit-il. C'est une activité réservée à quelques exceptions près, aux dilettantes qui sont à l'abri du besoin, à un Daudet, à un Rostand, à un Larbaud.

Henri Bachelin, qui, avec le même déplaisir que Philippe, mène à la même époque une piètre existence de rond de cuir dans une banque parisienne, s'émancipera un an après la mort de Charles-Louis et vivra alors de sa plume. Mais il en vivra bien modestement au prix d'un dur labeur, et de sacrifices. Pour Philippe son petit traitement d'employé lui assure le quotidien, et le fruit de ses écrits supplée à ses fréquentations, à ses sorties entre camarades, aux petites gâteries pour ses amies.

Philippe espère, lorsque le livre paraît, obtenir le Goncourt, de plus la somme attribuée à cette occasion lui serait bien utile. Il lui arrive de faire appel à ses parents, voire même à Gide, son bon ami, pour payer son loyer. Il rêve sans doute, comme Croquignole, à des jours d'oisiveté et d'opulence, à des voyages lointains.

Malheureusement, pour la troisième fois le prix lui échappe. Les frères Tharaud, qui obtiennent le prix, « **ont mis (selon lui) 6 ans à écrire une plaquette de cent quarante pages, où nous ne distinguons pas bien nettement la marque du génie.** » Ce qui l'indigne et le pousse à protester dans un article qui fait grand bruit. La polémique contre les membres du jury Goncourt secoue le monde des lettres en cette fin d'année 1906.

C'est à ce propos qu'un journaliste suisse écrit : « **La guerre n'a éclaté que parmi les gens de lettres** ». Octave Mirbeau, l'un des 10 membres de l'Académie Goncourt, qui a défendu la candidature de Guillaumin en 1904, qui proposera Marguerite Audoux en 1910, prend fait et cause pour Philippe. « **Le grand tort que nous avons eu, la grande faute que nous avons commise, c'est de ne pas donner un prix à Philippe. Il a beaucoup de talent. Et il en a besoin. Un lancement comme le prix Goncourt l'aurait mis hors d'affaire.** » Bref, Philippe n'aura pas la chance de Croquignole, un personnage de roman il est vrai, à qui le hasard octroie un grand héritage inespéré. C'est un homme enjoué, boute en train qui, comme Philippe, supporte mal la paperasse et l'apathie de ses collègues.

Désormais fortuné, il déserte son bureau, démissionne. A lui la vie de château, le luxe, la bombance, les femmes vénales. A ce train, il finit par dilapider son héritage et préfère se suicider plutôt que de retrouver ses anciens collègues de bureau et une vie sans panache. Un collectionneur s'est rendu récemment propriétaire des dernières pages manuscrites de ce roman, avec de nombreuses ratures et corrections. Un manuscrit autographe écrit d'une écriture fine, soignée, qui émeut, pourvu qu'on soit entré dans son œuvre.

Philippe qui s'émerveille lui aussi devant le monde et les promesses de la vie, connaît, et son père est là pour le lui rappeler, les vertus du travail. Et puis ne faut-il pas prendre garde d'arracher à la vie plus qu'elle ne peut contenir. Il admire et condamne à la fois son héros. C'est vrai qu'il se sent capable de vivre plusieurs vies à la fois, il l'affirme. Mais il aime trop la vie sur terre pour se



supprimer. Il aime le monde et ses merveilles et les hommes tels qu'ils sont avec leurs faiblesses et leurs élans. Il écrit un jour à Mme MacKenty :

« J'ai la foi, je crois en la perfectibilité indéfinie de l'homme, je crois à sa marche vers une lumière de jour en jour plus grande que j'appelle Dieu. Et je ne puis donner à moi même de plus grande preuve de foi que de devenir fort et de réaliser une bonté consciente et sans faiblesse. »

Il croit résolument au progrès. Claudel, qu'il admire énormément et qu'il visite au moins une fois, ne parviendra pas à l'entraîner dans le giron catholique. C'est en l'homme qu'il croit et en lui-même. En dépit de ses impulsions, de ses excès et de ses faiblesses, il se cherche et ne vise rien moins que la perfection, tout au moins en matière d'Art.

Six mois après la parution de *Croquignole*, en avril 1907, le père de Philippe succombe à une crise cardiaque. Il se console en considérant qu'il n'avait plus rien à attendre de l'existence et la mort lui épargnerait la déchéance. Il lui reste au moins à prendre soin de Jeanne sa mère et d'être digne de son père. Il envisageait déjà d'écrire un livre dont il puiserait le sujet dans les récits de son père.

« Je vais m'efforcer à comprendre ce qu'il était. C'est maintenant surtout que je vais être son fils » écrit-il au poète belge Max

Elskamp. Il s'attelle à la tâche, écrit, rature, gomme, mais à la veille de sa mort 2 ans plus tard l'ouvrage n'est pas terminé. Les brouillons témoignent de son application, de ses exigences en matière littéraire. Il fait et défait les phrases, les paragraphes, les chapitres, et ce qu'il maintient de son *Charles Blanchard*, roman inachevé publié à titre posthume en 1913, sera salué par ses admirateurs comme un chef d'œuvre. On le compare à Dickens, à Dostoïevski.



Gide l'appelle un *« chantier de tâtonnements incomparables. »*

Mais d'autres considèrent qu'il agace dans la peur de ressembler à tout le monde. C'est que son souci d'indépendance tant sur le plan

littéraire que dans sa vie quotidienne, le pousse à être lui-même et à se moquer des critiques malveillantes et même des publications qui rapportent si peu. Il suivra son instinct d'artiste : comprenez qui voudra.

C'est cependant oublier la réalité, et les temps sont durs. « Je traverse une période au cours de laquelle je ne gagne rien en dehors de mes appointements » écrit-il à sa mère et cela pour lui soutirer l'argent de son livret de Caisse d'Épargne. « Il faut bien vivre » comme se justifient les confrères de bureau auprès de Croquignole revenu sans argent d'un tour du monde. Mais Croquignole est le dernier roman qu'il a publié, et cela remonte à 1906...



Cela explique la joie qu'il éprouve lorsqu'en septembre 1908, deux ans plus tard, Jean Giraudoux, naguère son jeune voisin de Cérilly, l'aide à entrer au Matin. Le Matin est alors l'un des grands quotidiens, qui tire à un demi-million d'exemplaires et dont le succès repose sur ses feuilletons signés entre autres Gaston Leroux ou Michel Zévaco. Chaque semaine, de septembre 1908 à septembre 1909, Philippe rédigera un conte. Ce qui lui rapportera des émoluments et lui permettra de

faire face aux échéances. Il exulte.

« Je suis devenu l'un des plus glorieux conteurs du Matin, écrit-il à Elie Faure. Je vous ferai partager ma fortune et mes honneurs. »



Une cinquantaine de tableaux de mœurs variés : drames, comédies, fables, anecdotes, avec de l'émotion, de l'humour, du vécu, avec cette verve un tantinet gauloise qu'il partageait avec son père. Des clichés pris sur le vif, des contes qui le confirmèrent en tant qu'écrivain. Là encore « il écrit avec sa vie ».

Peu avant sa mort il fit un choix parmi ceux des contes qui évoquent la ville natale et le Bourbonnais. « Dans la petite ville » parut en 1910. Bien sûr ces contes lui valurent des

récriminations du côté de Cérilly où quelques concitoyens s'y retrouvèrent maltraités. Mais jamais Le Matin ne se vendit autant le lundi, jour de la parution du conte.

Jamais Philippe ne se sentit aussi confiant qu'à cette époque, d'autant plus qu'il était tombé sous le charme d'Antoinette et qu'il éprouvait pour celle-ci un sentiment vif et sincère, une sorte d'amour fou et désespéré. Un amour partagé.

Mais le destin est imprévisible. En avril 1909, Milie, qu'il avait délaissée, meurt. Il a mauvaise conscience. Elle l'aurait menacé avant de mourir : « Si je meurs, toi aussi tu me suivras. » Et à ses proches elle aurait ajouté « je viendrai le tirer par les pieds ».

Il oscille entre le chagrin qu'il éprouve pour cette disparition et la joie qui le pousse vers son nouvel amour. A l'euphorie succède la déprime. Aux vacances de septembre, il laisse entendre à sa sœur qu'il n'en a plus pour longtemps. « On m'a lu dans les lignes de la main. Je vais mourir avant la fin de l'année. »

En octobre, il a des montées de fièvre. Il laisse de côté le roman sur lequel il travaille depuis la mort de son père et accepte néanmoins, harcelé par ses amis de « la Nouvelle Revue Française », de leur confier un extrait de « Charles Blanchard ». Un premier chapitre paraît dans le numéro de la N. R. F. de janvier 1910 sous le titre « le Froid », un passage sombre, noir à la mesure de ce qu'il éprouvait, peut-être, en le soumettant. Le 13 novembre il affirme à sa mère qu'il est en très bonne santé. Au début de décembre il s'alite et la rassure à nouveau le 14 alors qu'Elie Faure le transfère à la clinique que dirige son frère, rue de la Chaise : « Je suis obligé de garder le lit à cause de la grippe. Ne t'inquiète pas. » Le 19 son état empire et force est de constater qu'il est perdu. Il s'éteint deux jours plus tard. Il avait 35 ans. François Péron, l'explorateur des terres australes, l'autre héros de Cérilly, est mort lui aussi à cet âge.

Le sculpteur Bourdelle, à la demande d'Elie Faure, avait moulé l'empreinte du visage de Philippe.

Le 25 septembre 1911, on inaugura son buste, l'œuvre de Bourdelle, au cimetière de Cérilly. De nombreux parisiens étaient présents. Guillaumin rendit hommage à Charles-Louis Philippe, son ami, et il y

eut plusieurs discours. Les amis de Philippe, Gide, Larbaud, Guillaumin, Jourdain et beaucoup d'autres, restèrent fidèles à sa mémoire et entourèrent la famille de leur affection.



Et ils tenteront eux aussi de comprendre par quel miracle ce petit bonhomme, né pauvre et de surcroît à la campagne, se trouvait si jeune, ainsi statufié et hissé sur un piédestal.

Simone Raynaud, qui le connaissait si bien, conclut ainsi l'ouvrage qu'elle lui a consacré : « Tous ceux qui l'ont approché ont eu le sentiment d'avoir fait une rencontre qui compte dans la vie. La force singulière, qui habitait le petit homme au visage blessé, attirait et stimulait. Elle donnait envie d'approfondir son être et d'agrandir la vie. »

On ne pouvait mieux dire.

ROGER CLAY

Les Amis du Musée nivernais de l'Education

